L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 30 décembre 1910.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
6 h. du matin	50	9
Midi	52	11
3 P. M.	54	10
6 P. M.	54	11

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

Ephémérides de l'année 1910.
Tardive Automne.
Le Centenaire du rétablissement de l'Ordre des Avocats. Les Bâtonniers célèbres.
Trotte-Menue.
Un Cœur de Femme.
Un Jour de l'An.
Le Pudding.
Souvent, Femme varie, Monologue.
Choses d'Antan, poésie, Constant Beauvais (Léona Queyrouse).
Cuisine.
Le Clown Rouge, feuilleton du dimanche (suite).
Mondanité, Chiffons.
Chiffons.
L'actualité, etc., etc.

Pour défendre le Ouadaï.

Il y a quelques jours M. Jean Morel, ministre des Colonies en France a répondu aux interpellations déposées sur les événements du Ouadaï. Il a dû notamment exposer la politique du gouvernement dans cette région africaine et indiquer les renforts qu'il compte y expédier.

Sur cette question des renforts, diverses opinions se sont fait jour. D'après les unes, toute une brigade serait envoyée à l'est du Tchad; à défaut d'autres motifs, la nomination du colonel Largeau suffirait à réduire à néant cette supposition, puisqu'une brigade aurait été commandée par un officier général.

Selon d'autres avis, le gouvernement renforcerait les troupes actuellement placées sous les ordres du commandant Maillard, par l'adjonction d'environ 800 à 1,000 tirailleurs. Mais ce projet nécessiterait presque autant de mois que le précédent pour être exécuté. Après la bataille de Bir Taouil, deux compagnies ont été dirigées sur le Ouadaï, aux effectifs réels de 125 hommes chacune. Ce chiffre restreint montre la différence que l'on aurait aujourd'hui encore à expédier sur le champ un millier de tirailleurs aux environs d'Abécher et de Drijelé.

Parmi les solutions du problème ouadaïen qui ont été agitées, un député a proposé d'organiser trois compagnies de méharistes sur le modèle des *chamel corps*, qui ont rendu tant de services aux Anglais dans la pacification du Soudan. Faisant office moins de soldats que de gendarmes, ces méharistes surveilleraient chacun des trois groupes musulmans qui, venant du nord, du nord-ouest et du Darfour, s'efforcent de se réunir contre les Français —et ne sont dangereux que réunis.

C'est la cause que j'avais plaidée. Mon concurrent, qui n'avait même pas cru devoir appuyer sa candidature, tant il était sûr de son succès, ne pensait pas évidemment de même et nos œuvre le prouve. Elle se présente avec 195 pages de préliminaires dont la valeur inégale et les discordances trahissent les origines les plus diverses, mais qui dans leur ensemble constituent bien "la leçon d'histoire de tactique et de stratégie navales" par laquelle tout rapporteur du budget de la marine qui se respecte croit devoir commencer pour en imposer à ses lecteurs. Mais cette fois la leçon d'histoire, en particulier, est franchement mauvaise et appelle les plus sérieuses critiques.

Elle est faite en deux chapitres, qui semblent bien être du rapporteur lui-même, dans lesquels il ne répète que les légendes rejetant sur la marine la responsabilité des fautes dont elle n'a été que la victime. C'est une formidable injustice.

Si M. Bénazet avait lu — mais il était trop jeune alors — l'article si documenté publié dans la "Revue de Paris" du 1er mai 1897, par M. Ferrand, ingénieur de la marine, il y aurait trouvé les vrais responsables "de cette apparence de flotte, comme il dit, sur laquelle nous avons éparpillé les millions sans méthode, sans plan raisonnable, en dépit du bon sens...."

"L'incohérence de notre flotte, disait Ferrand, à été la conséquence logique de l'intrusion DE LA POLITIQUE dans le domaine de la marine..... le vrai coupable, c'est le Parlement.... Les hommes politiques qui ont, à diverses reprises, remplacé les marins à la tête du département, auraient rougi s'ils n'avaient pas manifesté leurs capacités spéciales par la création de quelques types nouveaux. Tantôt ils ont ramassé de vieilles idées qui traînaient partout et que de plus sages avaient écartées, tantôt ils ont, avec la fougue de l'inexpérience, mis en chantier des bâtiments discutés et discutables, et les comités techniques, destinés à maintenir la marine dans une direction précise à travers les variations de la politique, restaient impuissants, parce que simplement consultatifs, à entraver une initiative néfaste qui, ne voulant pas être contrecarrée, les traitaient avec plus de désinvolture que Louis XIV ne faisait du Parlement de Paris.

Est-ce faux cela? N'est-ce pas ce qui s'est passé jusqu'à l'année 1900, qui marque précisément, à la suite de l'avènement d'un ministre qui faisait parler les marins et se donnait comme leur porte-parole devant les Chambres, la fin de l'ère des cuirassés insuffisants que des idées d'économie à l'envers imposaient depuis quinze ans à des marins et à des ingénieurs ayant tout, même des plans préparés, dont on ne voulait pas, pour marcher comme leurs aînés à la tête du progrès dans l'art de la construction navale.

La politique! Mais on trouve partout et toujours son influence dans ce qui s'est passé depuis 1886, année néfaste entre toutes, où, avec un amiral, hélas! elle a fait son intrusion dans la technique navale. C'est la lutte entre les torpilleurs et les cuirassés qui en fut le point de départ; elle dure encore et nous en constatons tous les jours les funestes résultats: construction exagérée de petites unités dispendieuses aux dépens de la force principale. Que nous ont coûté les flottilles, de 1895 à 1907, période envisagée par le rapporteur? 180 millions pour l'armement, 150 pour la construction, soit 330 en tout, dont la moitié, du moins si l'on avait écouté nos conseils, eût soldé 48,000 tonnes de cuirassés.

A qui la faute? Aux marins, laisse-t-on supposer: non, mais à ceux qui avaient introduit la politique dans nos affaires, au point de donner des étiquettes de parti à la classification de nos bâtiments suivant la couleur de ceux qui en défendaient tel ou tel type.

Et que signifie cette critique de la valeur du peu de cuirassés, qu'on nous permettait si parcimonieusement de faire entre 1892 et 1909, et que l'on veut rendre encore plus inférieure qu'elle ne sont en les comparant à ceux que nos voisins construisent depuis cette dernière date? Ici, ce n'est plus loyal. De 1892 à 1900, nous avons lancé neuf cuirassés: "Jauréguiberry, Carnot, Masséna, Charles Martel, les trois "Gaulois, l'Iéna et le Suffren," jaugeant 11,100, 11,800, 12,000 et 12,800 tonnes, portant comme grosse artillerie du 274 et du 305. Dans la même période, l'Allemagne ne lançait que ses cinq "Kaiser" de 11,200 tonnes et ses cinq "Wittelsbach" de 11,800, ne portant comme grosse artillerie qu'un nombre égal de canons de 240; et nos six "Patrie" de 14,87 tonnes, avec leur bel armement de quatre 305 et leur formidable artillerie moyenne de 164 et de 194, sont mis en service en même temps que les cinq "Brunschwig" et les cinq "Deutschland" allemands, ne portant que quatre canons de 280 et quatorze 170!

Où est donc l'infériorité de valeur des unités de combat à date correspondante, si ce n'est chez nos voisins? Infériorité numérique, c'est autre chose, mais pourquoi? En partie, par suite du mauvais emploi de nos ressources, je l'ai assez dit pour ne pas avoir à insister, mais surtout à cause de l'infériorité relative considérable des sommes allouées par la marine française à ses constructions neuves, contrairement à ce qu'affirme M. Bénazet à la page 17 de son rapport, où il dit que "cette excuse ne repose sur aucun fondement."

Les chiffres qu'il donne pour appuyer sa thèse sont tirés d'un document étranger manifestement inexact, nous attribuant pour 1,382 millions de constructions neuves de 1901 à 1910, alors qu'il ressort de nos budgets que nous n'en avons dépensé que 1,190, et n'en imputant que 1,689 à l'Allemagne pour la même période et le même but, alors que les budgets de ce pays en accusent 1,807. La différence réelle est de "617 millions, représentant, au prix allemand, près de 250,000 tonnes de cuirassés." Il est exagéré, vraiment, d'en conclure que nos dépenses sont à peu près équivalentes.

Décidément, le rapporteur du budget de la marine pour 1911 n'a pas l'argument heureux et je regrette pour lui qu'au lieu de s'en tenir au contrôle des dépenses, il se soit complu, comme je le disais au début de cet article, à tenter un cours d'histoire de tactique et de stratégie navales.

La partie historique est franchement mauvaise. La partie stratégique vaut mieux, mais il n'y est traité que de ce que savent les personnes s'étant occupées d'assez loin de marine; c'est pour elles une vingtième édition d'un livre déjà lu, dont l'auteur n'a malheureusement pas su tirer les conséquences budgétaires que comportait son développement. Les critiques si justes sur l'abus des flottilles, sur le développement exagéré des dépenses d'instruction et d'administration, restent à l'état de phrases. nous continuerons, comme par le passé, à entretenir 10,000 hommes d'équipage de plus que l'Allemagne (57,635 chez nous, contre 46,995 en en Allemagne en 1910) tout en ne mettant en ligne que des flottes beaucoup moins puissantes, qui n'absorbent que 23,700, même pas la moitié de nos effectifs, fondues pour le reste dans des services à terre, dans des écoles et dans des flottilles dépassant toute mesure raisonnable.

Que de folies! Mais comme elles expliquent mieux que de longs palabres la décadence matérielle d'une marine que le rapporteur du budget définit en lui décochant l'épithète de "flotte du pauvre", alors que ceux qui, seuls, pourraient la relever encore, s'ils avaient des droits en rapport avec leurs responsabilités finales, n'ont que la ressource de s'écrier, presque désespérés: "Pauvre marine!"

Vice-amiral BIENAIMÉ

LA "Flotte du Pauvre"

Paris, 18 Décembre.

La publication récente du rapport relatif au budget de la marine a été précédée et suivie d'un tel concert d'approbations et d'éloges que j'ai dû attendre la fin de tant de bruit pour avoir quelques chances de pouvoir faire entendre la note un peu grave que m'avait inspirée sa lecture.

Je n'en suis pas l'auteur: inutile de le dire. Vice-amiral, vice-président de la commission de la marine et des deux commissions parlementaires de 1907 et de 1908 qui ont tracé la voie dans laquelle l'amiral de Lapeyrère a accompli ce qu'il y a de meilleur dans son œuvre ministérielle, promoteur de l'idée de programme naval et de lois organiques que le gouvernement s'efforce aujourd'hui de mettre sur pied, n'avais-je pas toutes les tares aux yeux d'une commission qui reste, dans le Parlement, comme le dernier rempart de la politique des "contre qui?" Elle me l'a bien fait voir et au "pour la marine quand même" prêt à travailler même pour ceux qui le traitent en adversaire, du moment où c'est pour le pays, elle préféra pour parler marine en son nom un jeune et brillant officier de cavalerie, sympathique, je le reconnais, au surplus membre de la commission de l'armée.

J'avais dit, en me proposant au suffrage de mes collègues: "Si vous me choisissez, pour la première fois depuis longtemps, vous aurez un rapport succinct ne visant que les questions budgétaires." Le tort des rapporteurs de la marine, avait écrit, il y a quatorze ans déjà, un de mes amis qui reflétait bien notre pensée commune, est de s'être complu à faire chaque année un cours d'histoire, de tactique et de stratégie navales, tandis qu'ils auraient beaucoup mieux fait d'examiner d'un peu plus près leurs budgets, et il y voyait une des causes profondes du déséquilibre de notre établissement naval. Il avait profondément raison. Certes, il en fut parmi eux qui nous donnèrent des pages intéressantes, surtout au cours de ces dernières années, mais leur œuvre eût été plus complète si, en étudiant à fond la meilleure répartition de nos crédits limités, ils avaient tenté de leur faire produire le maximum d'effet utile.

UN MONUMENT.

On va ériger prochainement, à Grenoble, un monument au général Février, ancien grand-chancelier de la Légion d'honneur.

Le stèle de marbre sur laquelle sera érigé le buste du général est déjà placée. Cette stèle, dressée dans un bosquet, en face de la place de Gordes, représente, sous les traits d'une femme enveloppée de longs voiles de deuil, la France s'appuyant sur le pommeau d'une longue épée.

Sur la stèle sont gravés les noms des campagnes et des principaux combats où se distingua le général: Algérie, Crimée, Italie, Forbach, Rezonville, Saint-Privat. Au bas, ces simples mots: "Au général Victor Février."

On sait que l'initiative des souscriptions pour ce monument fut prise par les compagnons d'armes du général.

Sévérité Imméritée.

Un rapport tout récent, rédigé par M. Dausset, ouvre des horizons jusqu'ici inaperçus sur les causes de la saleté de Paris. Voici, en effet, les singulières constatations que l'on trouve sous la plume de l'honorable conseiller:

—Dans quelle mesure, à Paris notre outillage suranné et démodé a-t-il été remplacé par ces machines rapides et puissantes qu'on voit un peu partout maintenant dans les villes modernes? Pour nous en rendre compte, ouvrons le budget. A la page 433, nous pouvons lire. "Dépenses diverses pour l'entretien de "la" balayeuse à pétrole...." — "Dépenses diverses pour l'entretien "du" tonneau automobile." Et c'est tout pour un budget de 380 millions et pour une ville de près de trois millions d'habitants! Toutes les grandes villes de l'étranger et plusieurs villes de France possèdent des balayeuses et des arroseuses automobiles, tandis qu'à Paris, nous en sommes encore aux vieux attelages à chevaux et aux rouleaux de crins qui ne mordent pas au sol.

Ainsi, Paris possède "une" balayeuse automobile et "un" tonneau automobile! Mais où peut-on apercevoir, dans toute la splendeur de leur fonctionnement, ces deux merveilles, gardées avec un soin jaloux par le très haut et puissant seigneur M. de Pontich?

DE MONTE-CARLO.

La grande saison, à Monte-Carlo, vient de préluder par une série de représentations de comédies modernes et d'opérettes qui obtiennent un vif succès, sous la direction de M. René Comte-Offenbach, et que clôturera glorieusement le nouvel opéra-comique, "Rhodope", du maestro Louis Ganne, livret de MM. P. Ferrier et P. de Choudens. L'affluence des spectateurs n'a jamais été aussi considérable, et les salons sont envahis par une foule des plus élégantes.

Il est vrai que la reprise des célèbres concerts classiques, que dirige en perfection le maître Léon Jehin, contribuent pour leur bonne part à cette animation précoce. Et le festival donné en l'honneur du centenaire de Robert Schumann a obtenu un succès triomphal.

Le tir aux pigeons, d'une réputation mondiale, a vu accourir, dès le 5 décembre, jour de sa réouverture, tous les amateurs, et non les moins réputés, de ce sport aristocratique, qui suit avec passion la foule des mondains de la Côte d'Azur.

Le théâtre des Rois.

Ceci est presque une page d'histoire: A dater d'il y a quelques jours, Paris a été doté d'un théâtre Royal. —Est-ce un signe des temps?—La nouvelle Comédie-Royale que vient de faire construire M. Max Viterbo, en pleine rue Caumartin, à deux pas des grands boulevards a ouvert ses portes à l'élite aristocratique qui attendait depuis longtemps cet événement parisien. Tout sera royal dans ce charmant cadre fleurdelysé: les loges elles-mêmes porteront des noms de souverains. On ne dira plus à l'ouvreuse:

"Donnez-moi la loge I ou la loge IV, mais: Donnez-moi la loge François Ier ou la loge Henri IV."

Nous ne parlerons pas ici du programme qui comprenait les premiers artistes de Paris, et les œuvres des plus grands écrivains.

Contentons-nous de dire aujourd'hui que depuis longtemps on n'avait pas vu un tel accès de curiosité.

Théâtre de l'Opéra.

La reprise d'*Hérodiade* ce soir, au théâtre de la rue Bourbon est très attendue. L'opéra de Massenet qui n'a pas été donné à la Nouvelle Orléans depuis bien des années, sera chanté par MM. Fontaine, Moore, Huberty, Combes, Vergues, Reber et Mlles Scalar, Nady Biancard et Ceddes.

Trois ballets seront dansés, un au second acte, un autre au troisième acte, le dernier au quatrième acte, tous trois conduits par Mlles Fabris, Hansens et Codolini.

A la matinée, demain, *Carmen* sera donnée, et le soir, *Miss Helyett*, opérette d'Audran, une des plus amusantes du répertoire. A l'un des actes, le ballet *Les jolis Pierrots*, composé par M. d'Alessandrie sera dansé par tout le corps de ballet ayant à sa tête Mlle Fabris.

La Bohème sera reprise le 5 janvier et chantée par MM Fontaine, Caillol, Montano, Huberty, Combes, Bechade, Perrier Chacon et Mlle Rolland et Cortez.

La vente des places pour cette représentation est excellente, et au train où elle se poursuit, il pourrait se faire qu'avant le 5 janvier toutes les loges, tous les fauteuils fussent retenus.

ORPHEUM.

Un public nombreux applaudit chaque jour les artistes de la troupe Morati, qui interprètent avec succès une jolie opérette "Le Mardi Gras à Paris".

Les autres numéros du programme sont brillamment enlevés par des artistes de talent.

Lundi après-midi inauguration d'un nouveau programme.

TULANE.

"Ben Hur" termine triomphalement la semaine au Tulane, et il y aura sans doute foule aux deux dernières représentations qui sont données aujourd'hui.

Dimanche soir première de "The Arcadians" comédie musicale à succès.

CRESCENT.

La troupe de minstrels de George Evans donne aujourd'hui ses deux dernières représentations au Crescent.

A partir de dimanche soir "The Virginian".

Le banquier Robin s'empoisonne.

New York, 30 décembre—John G. Robin, président de la Northern Bank, contre lequel une mise en accusation a été rendue hier par le grand jury a perdu connaissance ce matin au moment où il allait comparaître devant le juge Crain de la Cour des Sessions générales.

Le prévenu a été transporté dans le bureau de l'avocat de district, et deux médecins immédiatement mandés ont reconnu qu'il avait tenté de se suicider, en absorbant un dixième de grain d'hyoscyamine, un violent poison.

Ce poison est le même dont le Dr Hawley Crippen s'était servi pour tuer sa femme l'actrice Belle Elmore, à Londres, dans le courant de l'hiver dernier.

On suppose que Robin a absorbé ce poison au moment où il descendait d'automobile pour entrer dans le tribunal.

Les médecins ont abandonné tout espoir de le sauver.

Grève à Barcelone.

Barcelone, Espagne, 30 décembre—La grève des dockers et des chargeurs de charbon qui englobe plus de 15,000 hommes a complètement suspendu le trafic du port.

Aucun navire n'a levé l'ancre depuis deux jours, et si la situation se prolonge le commerce subira des pertes considérables.

Tremblements de terre.

Athènes, Grèce, 30 décembre—Il n'y a pas eu de morts causés par la série de tremblements de terre qui se sont produits dans la province de Eubée, mais les dégâts matériels sont considérables.

L'ABEILLE
—DE LA—
NOUVELLE-ORLEANS

Trois Editions Distinctes:

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche.

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris:
$12.—Un an | $6.—6 mois | $3.—3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris:
$15.15—Un an | $7.50—6 mois | $3.50—3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris:
$3.00—Un an | $1.50—6 mois | $1.00—4 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger
$4.05—Un an | $2.00—6 mois | $1.25—4 mois

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nous accordons à ceux qui en font la demande, un rabais de 10 cts par mois sur le prix de l'édition quotidienne.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX, ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Edition Hebdomadaire de "l'Abeille".

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les nouvelles,—littéraires, politiques et autres,—qui ont paru pendant la semaine, dans l'"Abeille" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous la vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 19 Commencé le 19 Déc. 1910

LE GOUFFRE.

GRAND ROMAN INÉDIT

Par CHARLES MERROUVEL

PREMIÈRE PARTIE

L'HEURE FATALE!

X

ROND DE CUIR

(*Suite*)

Par un mariage, bien entendu. Autant le dire tout de suite. N'eût été l'importance de sa dot, elle n'était pas d'un placement facile.

La douceur de son caractère ne rachetait pas les imperfections de sa personne.

Cette héritière d'un financier important qui, d'ailleurs, ne paraissait pas disposé à quitter de longtemps le gouvernail de sa fortune, avait déjà éprouvé quelques échecs dont elle se montrait à la fois surprise et irritée.

Ils n'altéraient en rien la bonhomie, et l'humeur joyeuse du père, tout entier à ses affaires qu'il menait de front avec ses plaisirs, et ne doutant pas de la casser avantageusement un jour où l'astre qui n'étaient pas loin sans doute.

A la vue du protégé de Bernard Dupré, sa face s'épanouit:

—Ah! c'est vous, jeune homme, dit-il.

—Oui, monsieur.

—Qu'allons-nous faire de vous?

—Mais ce qu'il vous plaira, monsieur.

Le banquier déclara:

—J'ai réfléchi. Vous êtes instruit, intelligent.... Vous avez la bonne volonté, l'esprit, mais il y a aussi deux grands défauts, deux immenses lacunes dans votre éducation....

Lesquelles?....

—Vous n'avez pas étudié le droit et vous ne connaissez pas le premier mot de nos affaires...

—C'est parfaitement exact.

—Il faut donc que je vous donne un professeur, un guide, un cornac pour vous diriger, vous apprendre l'alphabet de la banque, vous mettre au courant de la besogne que vous aurez à faire.

Il sonna.

L'huissier qui se tenait à la porte montra son crâne déplumé dans l'ouverture qui se fit instantanément.

Le maître demanda:

—Pavillet est là?

—Oui, monsieur

—A son bureau?....

—Oui, monsieur.

—C'est bon, allez.

L'huissier disparut.

M. Lebour reprit:

—Pavillet est une espèce d'original, sans copie, on peut le dire, mais c'est un garçon honnête, ponctuel, d'une exactitude mathématique, qui sera pour vous un excellent camarade, très artiste, il brosse à ses moments perdus des toiles qui ne sont pas sans mérite. Ses camarades et ses amis l'ont baptisé le Périgin .... Vous savez que le Périgin était un primitif dont le Louvre possède des œuvres nombreuses.

Le baron s'inclina.

L'honorable M. Lebour reprit:

—Pavillet est un garçon d'esprit. Il accepte très bien la plaisanterie qui d'ailleurs n'a rien de blessant. Il n'est pas riche.... Il a commis une faute énorme.... Il s'est marié de bonne heure avec la fille d'un boutiquier — son marchand de couleurs — en déconfiture. Elle ne lui a apporté qu'une ribambelle d'enfants qu'il a toutes les peines du monde à élever. Heureusement, il est doué d'une bonne dose de philosophie. Il sait se contenter de ce qu'il a. Maintenant vous connaissez l'oiseau. Vous verrez sa cage dans un instant. Il est préposé à la réception des ordres de bourse. L'emploi n'est pas difficile à tenir. Je vais vous adjoindre à lui.... pour quelque temps, ce qui vous permettra de lier connaissance avec un personnel qui peut vous être utile, celui des agents et des coulissiers avec qui nous sommes en constantes relations, et de vous rendre compte de la vraie valeur des papiers à vignettes de toute sorte qui se négocient chaque jour par millions.

M. Lebour affirma;

—Votre ami Dupré vous a chaudement recommandé. Je lui ai promis de vous aider à sortir de l'ornière où vous vous trouvez embourbé.... Je tiens à faire honneur à ma signature.

Et aussitôt il demanda sur le ton le plus amical:

—Vous êtes baron?

—En effet.

—Mais pas riche!

—Il s'en faut.

—Que vous reste-t-il?.... Soyez franc.

—Quelques billets de mille...

—Combien?

—Une dizaine.

—Rien de plus?

—Si, ma terre de Rouves....

—Je sais.... Deux cents hectares et un vieux manoir....

—De peu de valeur....

—A quel prix l'estimez-vous?

—C'est difficile à fixer.... Cent mille francs peut-être....

—On les trouverait?

Je le crois.

—Eh bien! il faut le garder, précieusement, comme la prunelle de vos yeux. Qui sait, vous trouverez peut être une fée qui arrondira le domaine et restaurera le logis. Ces choses-là se voient tous les jours. Travaillez énergiquement et ne vous occuper pas du reste.

M. Lebour n'attendit pas la réponse.

Il sonna de nouveau.

L'huissier reparut.

—Appelez Pavillet, ordonna le banquier.

—Bien, monsieur.

Lorsque la porte se rouvrit, M. Lebour semblait avoir oublié la présence de son nouvel employé.

Il s'était plongé dans l'examen des papiers entassés sur son bureau.

Mais ce n'était qu'une feinte.

Tandis que le candidat à une fonction quelconque examinait cet intérieur à la fois confortable et sévère, les tentures d'un vert doux et reposant, les fauteuils de maroquin mollement capitonnés, la bibliothèque aux dossiers intéressants, le patron étudiait à la dérobée, d'un coup d'œil pénétrant, la physionomie du baron et il se disait:

—Jolie tournure, apparence énergique, vigueur et belle santé! Bernard a été bien inspiré en me l'adressant.

L'homme aux ordres de bourse entra.

M. Lebour lui dit:

—Pavillet, vous voyez ce jeune homme? Vous allez le prendre avec vous.... C'est une éducation à faire. Vous le mettrez au courant de nos relations avec les agents de tout ordre qui sont nos correspondants à la Bourse. Donnez lui en même temps les renseignements utiles sur la manière dont nous traitons nos affaires, sur les rouages de la maison et son mécanisme, sur notre personnel et nos principaux clients. Vous voulez bien?

—A vos ordres, monsieur.

—Vous aurez cinquante francs de plus par mois pour ce supplément de travail.... Ça vous va?

—Parfaitement, monsieur.

—Allez.... J'ai beaucoup de choses sur l'esprit... Vous avez compris?.....

—A peu près, monsieur.

—C'est bon, laissez moi. Du courage, baron. Vous ferez votre chemin.... mais ce sera peut-être un peu long.... Au revoir.

M. Lebour n'aimait pas qu'on discutât ses ordres.

Chacun de nous a son petit défaut.

Il était pour la discipline et l'obéissance passive, à l'instar de Napoléon avec ses grenadiers.

Pavillet entraîna d'un signe le nouveau compagnon auquel le patron venait de donner son titre, avec une nuance de satisfaction.

Sur le palier, il se retourna vers son disciple et lui dit:

—Ah! vous êtes baron, vous?

—Hélas!

—Mes compliments, mon cher .... Comment vous appelez-vous?.....

—De Rouves.... Roger de Rouves.....

—Et vous voulez devenir un simple commis de banque?

—Il le faut.

—Vous n'avez donc pas le sac?

—En effet.

—Moi non plus, dit Pavillet. Vous savez mon nom?....

—J'ai entendu M. Lebour le prononcer tout à l'heure.

—Vous me croyez simplement un commis de la boutique?....

—Qu'êtes-vous donc encore?

—Peintre, mon cher monsieur, peintre de paysages, de natures mortes.... de tout ce qu'on veut .... Au besoin je me hausse jusqu'au portrait. Notez que je ne prétends pas à la réputation de Raphaël dans le passé ou de nos maîtres dans le présent .... Ma peinture est mal cotée ou plutôt elle ne l'est pas du tout.... Alors, je fais ce que vous savez.....

—Parfaitement.

—Maintenant que nous nous connaissons, je vais vous mon-